

## MAHOMET ENCULÉ

— Venez vous battre, bande de baltringues, connards merdeux, tas d'enfoirés ! Je suis le grand Mahomet, je vous enfile avec de la sciure, je vous baise tous autant que vous êtes ! s'exclama un vieillard hirsute à la longue barbe défraîchie, fringué avec un sac à sapin, l'œil torve, le cheveu rare et la silhouette replette.

— Chef, vous faites quoi exactement ? demanda un de ses hommes à Mahomet, réveillé par les élucubrations merdico-neuneu du gourou islamo-attardé. Il est trois heures du mat', on est en plein désert, y'a personne, vous jactez à qui, bordel ?

— Aux cailloux, bien entendu ! s'énerma Mahomet. Ces rochers m'ont parlé tout à l'heure, ils m'ont manqué de respect, à moi et à ma famille, j'vais tous les buter un par un ! Qu'ils crèvent ! Que le djihad soit sur vous, ramassis d'enflures ! Allah Hou Akbar<sup>1</sup> !

— Vous déclarez la guerre à des cailloux ?

— Ca te pose un problème, pauv' tache ?! demanda par pure rhétorique Mahomet avant d'empaler sur place un de ses meilleurs hommes avec Adhbâ<sup>2</sup>, la première de ses sept épées avec laquelle il avait fièrement combattu à la bataille de Badr.

Puis il pissa sur le cadavre, comme il aimait le faire en temps de guerre avec les infidèles qu'il ne pouvait pas voir en peinture, et retourna se coucher dans sa tente XXL où l'attendaient cinq ou six filles dont la moitié avait moins de treize ans.

Mais comment diantre était-on tombé dans une telle mouscaille ?

Tout avait commencé soixante ans plus tôt, à La Mecque, ville importante au carrefour de plusieurs routes caravanières (selon Wikipédia, qui affirme également que Laurent Jalabert est gay et que Xavier Bertrand a fait des études, ce qui, dans les deux cas, paraît extrêmement douteux), quand naquit un lundi soir de l'année 570, pendant la publicité de « Joséphine, ange gardien », le petit Mahomet — une coïncidence que d'aucuns perçurent comme un puissant miracle annonciateur de mille aventures folles.

Mahomet était né « l'année de l'éléphant » : la preuve, il chiait des bronzes de trois livres, ne se lavait jamais, avait la trompe baladeuse et ressemblait la plupart du temps à un pachyderme asthénique, sauf quand il cassait tout après s'être saoulé à la liqueur de mouches — breuvage très en vogue dans la région, obtenu en fermentant pendant six mois trois ou

---

<sup>1</sup> « Sa mère Allah » en arabe.

<sup>2</sup> « La bite à Dudule » en arabe.

quatre kilos de mouches dans une grande bonbonne en verre à moitié remplie de flotte : bue à haute dose, ainsi que le faisait Mahomet depuis ses douze ans, le mélange rendait à moyen terme sourd, aveugle, impuissant et complètement délirant, ce qui explique bien des choses dans son pitoyable parcours de tocard décervelé.

D'après le « Pif Gadget » local — le Coran —, il semblerait que l'on ait associé l'année de sa naissance à cet animal car un putain d'Ethiopien catho, le général Abracadabra, avait attaqué la ville avec des éléphants pour transformer un sanctuaire arabe en succursale ésotérique spécialisée dans la vente de missels consacrés et de gravures dédicacées par sainte Thérèse de Chiassou, sainte patronne des putains d'Ethiopiens cathos. A ce moment-là, des oiseaux que personne n'avait jamais vu ni d'Eve ni d'Adam avaient surgi d'on ne sait où et jeté des caillasses brûlantes sur la tronche des éléphants — d'où « l'année de l'éléphant ».

Après réflexion, un type proposa de l'appeler « l'année des oiseaux que personne n'avait jamais vu ni d'Eve ni d'Adam qui ont surgi d'on ne sait où et jeté des caillasses brûlantes sur la tronche des éléphants », afin que l'on comprenne mieux l'histoire. Le grand mufti rétorqua que c'était complètement con et fit pendre le type dans l'heure après avoir fouetté sa femme (parce qu'elle portait un jean), lapidé ses enfants, mangé ses brebis et chié sur la table de son salon, comme le veut la coutume coranique quand un gonze sort une connerie plus grosse que lui avant le coucher du soleil.

Sept jours après la naissance de Mahomet qui n'avait pas encore de nom, son grand-père, après l'avoir bien observé, dit les yeux dans les yeux à Amina, la pauvre drôlesse qui lui tenait lieu de daronne, que celui-ci ne ferait jamais rien dans la vie et serait, selon ses propres termes, « un enculeur de mouches de première » — raison pour laquelle il le baptisa Mahomet, qui signifie « L'Enculé » en arabe. Cette sinistre prémonition marqua le début d'une ère de misère pour cette brave Amina, tant le jeune Mahomet se révéla un inépuisable puits à inepties en tous genres. Il est vrai que le moutard avançait sans repères dans l'existence : il était orphelin de père, et l'on disait que son vieux était mort quatre mois avant sa naissance de la manière la plus honorable qui soit pour un Arabe (selon la Tradition), soit en ripant sur la savonnette lui ayant servi à badigeonner l'anus d'un âne pour assouvir de coupables penchants. La vérité, hélas, était moins glorieuse : si Mahomet n'avait pas de père, c'est parce qu'il avait deux mères, gouines qui plus est, Amina la maigrichonne et la grosse Zoubida, dont les plus fameux troubadours (Khaled, Faudel, Lagaf, Brice Hortefeux, etc.) chanteraient plus tard les louanges. D'après la légende, le gosse avait été abandonné dans une

poubelle par une junkie défoncée au crack qui ne se serait rendue compte de rien, croyant seulement avoir fait la grosse commission, et trouvé par hasard par Amina alors qu'elle cherchait dans les ordures du voisinage de quoi faire un bon pot-au-feu pour le midi.

En bisbille pour de sombres histoires d'hétérosexualité latente présupposée, les deux lesbiennes avaient pensé que ce chiard souderait leur couple qui battait de l'aile. Grave erreur : la Zoubida, qui passait son temps à fumer de la beuh et à mâcher de la résine de cannabis, se barra définitivement deux mois plus tard en disant qu'elle en avait pour cinq minutes, le temps d'aller acheter des clopes. Dévastée, Amina confia le môme après les révélations du grand-père à la nourrice Thuwaybah<sup>1</sup>, la servante de son oncle Abû Lahab<sup>2</sup>, puis à Halîma bint Al-Hârith As-Sa`diyyah<sup>3</sup>, de la tribu des Saadites : elle emmena Mahomet dans le désert, au milieu des bédouins, pour l'élever à la dure et qu'il serve de main-d'œuvre dès l'âge de cinq ans, car, comme le dit le Coran et les patrons chinois peu regardants, « il n'est jamais trop tôt pour se bouger le cul ».

En Arabie à cette époque, les habitants, sédentaires, vivaient paisiblement en construisant des digues pour s'occuper, cultivaient les épices, la myrrhe et l'encens, se faisaient du fric à l'exportation et ne manquaient jamais une occasion de bouffer comme quatre, de se pinter à même le tonneau et de copuler sur la moquette — la vie, quoi. À côté de ça, les nomades bédouins subsistaient en pouilleux, envieux et hagards, passant leurs nerfs sur leurs animaux d'élevage et massacrant des caravaniers aventureux pour tuer le temps, leur unique loisir puisque dans le désert le câble ne passait pas.

Mahomet appartenait à la tribu des Quiches, une très ancienne peuplade arabe réputée pour son soufflé aux lardons et sa totale inaptitude au combat, raison pour laquelle, par atavisme, Mahomet voulut tout d'abord être pâtissier — son job d'enfance, consistant à trier les bouses de chameaux dans un but qui resta pour lui toujours mystérieux, l'éloigna semble-t-il durablement des animaux. Les Quiches étaient des gens sympas aux mœurs placides : la seule originalité de la tribu consistait à enterrer vivantes leurs filles à la naissance, pour ne pas être emmerdés plus tard par des greluches de quinze piges réclamant à corps et à cris une poignée de dirhams pour se payer du gloss ou une mini-jupe en cuir. Toujours est-il que quand Mahomet exposa son projet professionnel à Tarik, le bédouin qui l'hébergeait, il y eut illico de l'eau dans le gaz :

---

<sup>1</sup> « La Pouffiasse » en arabe.

<sup>2</sup> « Abdul le Maboul » en arabe.

<sup>3</sup> « Halima la fille du type qui louche qui habite au fond de la rue à côté du palmier » en arabe.

— Faire des tartes, c'est pour les fiottes, nous on est des Arabes, pas des fiottes.

— C'est pas compatible ? demanda Mahomet qui, à l'âge de six ans, avait déjà du vocabulaire et une certaine aisance oratoire.

— Certainement pas, gamin. Les Arabes sont pas des pédés, c'est tout.

— Aucun Arabe ?

— Non, aucun, jamais. (Silence.) Sauf Mahmoud, le fils du facteur. Et Mohamed, le plombier.

— Et Youssouf, le proctologue.

— Oui, sans doute. Mais là n'est pas la question. Et d'ailleurs c'était quoi la question ?

Dans le doute, Tarik eut la sagesse d'appliquer la loi ancestrale des bédouins, fiers arpenteurs du désert qui savaient comment raisonner un marmot : il pendit l'enfant par les pieds à un palmier durant trois jours en ordonnant aux autres gosses de le fouetter avec des branches, puis le détacha un beau matin et l'embrassa tendrement sur le front en lui disant qu'après tout, c'était de sa faute, quoi qu'il ait pu faire, même s'il ne s'en rappelait plus vraiment. Cette expérience formatrice engagea Mahomet vers de plus sobres résolutions : il allait devenir cow-boy. Le gosse fut donc chargé de garder les brebis, les chèvres et tout autre type d'animal à quatre pattes traînant dans le coin (loutres, hérissons, porcs-épics) ; c'est pendant sa surveillance vigilante, à l'écart du campement, qu'il tomba un jour sur deux zigs habillés en blanc. L'enfant, pas totalement fini, les prit aussitôt pour des envoyés d'Allah, alors qu'il s'agissait de deux clodos fauchés qui s'étaient partagés un dessus-de-lit pour s'en faire de jolies toges seyantes et viriles.

— Vous êtes des anges ? leur demanda Mahomet.

— T'as raison, ducon, répondit le premier, poète à ses heures.

— Vous allez m'ouvrir le torse et purifier mon cœur pour que je sois un prophète ?

— Ouais, c'est ça, on va t'outiller le bide pour déposer l'étincelle divine contre ton petit cœur mou, mon chou.

— Et si on le faisait pour de vrai ? proposa le deuxième en sortant son canif.

Une heure plus tard, ne le voyant pas revenir, Halîma arriva sur les lieux et surprit Mahomet, tout pâle, la poitrine ouverte en Y comme un cadavre après autopsie, qui constatait à ses dépens que la révélation divine, parfois, c'était dangereux ; il pouvait néanmoins se consoler en songeant que tous les élus de Dieu en étaient passé par là, de saint Paul à l'abbé Pierre en passant par Frédéric François. Halîma, qui était bonne couturière, rafistola Mahomet avec trois bouts de ficelle et le priva de sorties jusqu'à nouvel ordre

Durant les jours qui suivirent, Mahomet, spleenétique, se fit chier copieux : il passait son temps à torturer des scorpions, à insulter les passants et à faire des roulés-boulés sur le sol comme un épileptique sous ecstasy ou un danseur de tektonik torturé à la gégène. Bref, Halîma flippa sa race que le gniard ne couve quelque infection parasitaire (elle était hypocondriaque) et décida de le renvoyer dans ses pénates avant que tous les bédouins, contaminés, ne décèdent de la grippe porcine dans d'innommables souffrances.

De retour chez Amina, toujours seule et toujours lesbienne, Mahomet tourna rapidement mal : il traîna avec les poissards et les chromeurs du coin, se livra sans vergogne à la brisure sauvage et à la boucanade de fonctionnaires dans l'exercice de leurs charges publiques (peine passible de dix ans d'emprisonnement selon le Code pénal, mais passons) et, comme tous les enfants, commit de menues bêtises qui prêtent à sourire avec le recul — extorsion de fonds, viol en réunion, combats de coqs, trafic d'héro, faux-monnayage, prostitution aggravée, tentative d'homicide, détournement de fonds et abus de biens sociaux.

Au cours de ce brillant parcours qui n'était pas sans rappeler celui de Jean Tibéri, Mahomet s'acoquina avec de fameux marlous, coterie d'engelures, de plafonneurs, de sycophantes, de boit-sans-soif, de monte-en-l'air, de crève-la-dalle, de bas-de-plafond, de loin-du-ciel, de tire-au-flanc, de traîne-semelles, de va-t-en-guerre, de va-de-la-gueule, de souffre-douleur et de pousse-mégots qui constituerait plus tard le pool originel des bons musulmans de base. Il était âgé de neuf ans quand sa mère claqua, de la manière la plus honorable qui soit pour une Arabe (selon la Tradition), soit ébouillantée au visage au troisième degré en préparant la popote. Son grand-père l'hébergea en l'accueillant avec sa bonhomie habituelle :

— Mahomet l'Enculé, ça me fait plaisir de te revoir !

— Merci, grand-père.

— Je déconne, tête de moignon, épluchure de patate, résidu de morve puant, je suis aussi heureux de louer ta petite tronche de cancéreux en fin de cycle que de me faire bouffer tous les membres par une meute hystériques de hyènes rayées bien dégueulasses !

— Moi aussi j'suis content de te voir.

— C'est ça, va plutôt me nettoyer les chiottes.

Mahomet vécut ainsi deux ans dans la joie et la promiscuité — à huit dans un douze mètres carrés sans eau chaude, commodités sur le pallier, trois mille dirhams de loyer sans les charges, six mois de caution exigés, disponibilité immédiate —, tendrement choyé à coups de

latte par son grand-père dont la seule excuse était qu'en raison de sa myopie galopante il le confondait régulièrement avec le chien. Pour faire face à la dure réalité, Mahomet se mit à la liqueur de mouches, alcool hautement inflammable figurant sur la liste des armes de guerre non-conventionnelles depuis 1956. Le tord-boyaux faisant son effet, le papi indigne qui éclusait un max souffrit d'une paralysie générale et d'une occlusion intestinale préoccupante : sentant son heure dernière arriver, il appela sur son lit de mort son fils aîné Abû Tâlib<sup>1</sup> :

— Bon à rien, je sais que tu voles, que tu pilles, que t'arnaques et que tu dépouilles les honnêtes gens à longueur de journée...

— C'est normal, je suis commerçant.

— Ouais, si tu veux, ben en tout cas j'peux te dire que le gosse, le Mahomet sorti des poubelles, c'est un sacré petit salopard.

— Tu veux que je lui mette une trempe ? Ca tombe bien, j'ai acheté un nouveau bâton pour corriger mes esclaves sans me faire mal aux mains.

— Non, je veux que tu l'emmènes avec toi, apprends-lui ce que tu sais.

— Tout ce que je sais ?

— Oui, tout.

— Même mes techniques secrètes pour une lapidation réussie ?

— Oui.

— Et la recette du chien braisé ?

— Aussi.

— Et comment arracher l'oreille d'un type avec les dents ?

— Aussi.

— Et ma ruse pour filer de faux biftons aux strip-teaseuses ?

— Mais oui, bordel, tout j't'ai dit, t'es vraiment con comme le dernier des bâtards bouffeurs de merde !

Après ce poignant message d'amour paternel, le vieux cassa sa pipe — mais son fiston avait compris la leçon.

Quelques mois plus tard, Mahomet, âgé de douze ans, était devenu le fidèle comparse de son oncle Abdul la Fripouille, avec lequel il se lança dans un audacieux commerce caravanier avec la Syrie. Tout se passa pour le mieux, et les deux hommes entubèrent sans

---

<sup>1</sup> « Abdul la Fripouille » en arabe.

aucun scrupule des Syriens à la ramasse (à tel point qu'ils poussaient leur totale indigence en tant que nation à échouer à qualifier le moindre de leurs athlètes pour les Jeux Paralympiques). Une fine complicité naquit entre eux, permettant à Mahomet de s'épanouir gaiement tout en subissant ses premières pertes de mémoire du fait de sa forte consommation de liqueur de diptères.

Pendant huit ans, rien de vraiment kiffant ne se déroula, je préfère donc accélérer la manœuvre pour en venir à l'incroyable péripétie qui frappa Mahomet en plein cœur alors qu'il taquinait la vingtaine : les tribus de la Flamiche et de la Tourte, fort puissantes dans la région, avaient déclaré la guerre à celle des Quiches, le combat armé était inévitable. N'écoutant que son courage, Abdul la Fripouille mena ses troupes — une quarantaine de péquins en goguette auxquels on avait promis le casse-dalle — contre les bataillons adverses — à peu près autant de locdus en guenilles puant du bec —, brandissant hardiment son cimeterre alors que Mahomet brandissait lui un poireau, puisqu'il avait été affecté aux cuisines et que la soupe n'allait pas se faire toute seule. La victoire fut totale et Mahomet, par son intrépidité, en fut l'un des plus grands artisans : tous vantèrent son ajout de gnole et d'aromates dans l'immonde tambouille servie aux soldats.

Cependant, la gloire de Mahomet n'avait pas encore atteint son zénith : « Lâche-toi, gamin, ouvre les vannes, décalque-toi le slip, je sais que t'en es capable, t'es un bon, t'es un couillu, toi, t'es une Quiche, y'a pas d'mystère », l'encouragea Abdul, persuadé que son formidable potentiel trouverait bientôt matière à s'exprimer. Il ne fut pas déçu : de fameuses giboulées offrirent à Mahomet l'occasion de briller au firmament du panthéon local. En effet, les pluies torrentielles avaient sonné le glas de la Kaaba, le sanctuaire de La Mecque que vénéraient les Arabes amateurs de vieilles pierres, puisqu'en son sein reposait la célèbre Pierre noire — un caillou à la con que personne n'avait jamais voulu bouger de peur de se déplacer une vertèbre. On décida que le glandu qui aurait l'insigne honneur de transporter le Saint Galet serait le premier à être devant la porte du temple, le lendemain à l'aube.

Au matin, c'est par le plus grand des hasards que Mahomet fut l'heureux élu, étant donné qu'il s'était appuyé sur un mur du sanctuaire pour vomir après avoir passé la nuit dans le strip-club d'en face (connaissant une ruse pour filer de faux biftons aux strip-teaseuses, il aurait eu tort de s'en priver).

— Mon enfant, c'est à toi de porter notre vénérable rocher, lui dit un mec à l'air franchement bizarre.

— Euh, vous voulez que je fasse quoi ? demanda Mahomet

— Attrape la pierre et amène-la dans notre nouveau sanctuaire.

— Sans déconner, j'ai une tête de déménageur ?!

Cette parole suscita un malaise dans l'assemblée naissante ; Mahomet préféra s'acquitter de sa tâche pour éviter un lynchage inutile.

— Prenez-en soin, lui dit l'homme patibulaire.

— Putain mais c'est quoi, d'la merde ?! s'exclama Mahomet en constatant, avec horreur, que la pierre qui n'avait pas été lavée depuis cinq siècles était couverte de fientes, d'immondices et d'une épaisse couche de crasse expliquant sa couleur sombre.

Animé par une insondable bravoure confinant à la bravitude pure et simple, Mahomet enleva son slip et se servit du linge comme d'un gant géant pour transporter la détestable caillasse : ce geste plein de noblesse lui attira la bienveillance de la foule en délire, qui reconnut là ses grands mérites, son sang-froid et sa belle capacité d'adaptation.

L'honnêteté intellectuelle qui me caractérise m'oblige à dire que les sources manquent à propos de la vie de Mahomet de vingt à quarante berges : il semblerait qu'il ait travaillé au noir comme berger, caravanier, barman, commissaire-priseur, agent de changes, gogo dancier, négociant en sperme de taureau, tireur de pousse-pousse, attaché de presse de Cheikh Biniouze — dont la famille était spécialisée dans la liqueur de mouches depuis cent cinquante ans —, garde du corps du chanteur de raï Rachid Ben Boulette, tueur à gages, pêcheur de moules, vendeur en téléphonie mobile et facteur. Totalement inculte, ne sachant ni lire ni écrire, constipé, inquiet, fiévreux, sans un kopeck passé le 10 du mois et parano sur les bords, Mahomet menait une existence bien pourrie.

Après deux décennies à vivre en gagne-petit avec pour seul ami le zinc le plus proche, il accepta son premier gros coup à l'âge de quarante ans : entrer au service de Khadija, une brave fille susceptible et un peu cloche qui faisait de super sandwiches au voutour pour ses employés, accessoirement à la tête d'un vaste commerce caravanier. De fil en aiguille, ils baisèrent comme des bêtes en rut et décidèrent de se marier quand la pauvre fut en cloque. A partir de là, ce fut l'escalade : successivement, Youri, Popol et Francis, ses trois chiards, clamsèrent en bas âge tels des chiots noyés dans une cuvette d'eau de vaisselle. Entre-temps, Mahomet eut une fille, Fatima, mais il s'en foutait, c'était pas elle qui risquait de donner un coup de main pour mettre la table ou combattre les tribus ennemies tant elle était flemmarde.

Un soir comme les autres, Mahomet, au bar depuis le matin, subit amèrement le manque d'égard de ses condisciples de beuverie :

— Eh ben Mohamed (son surnom de bar), tes mouflets passent jamais l'hiver !

— Bah, c'est la faute à pas de chance, renchérit un autre camarade de boisson. Moi j'ai vingt-cinq ans et j'ai trois fils, notre Mohamed il a la quarantaine bien tassée et c'est toujours pas un homme...

— Attendez, il a un fils, non, un petit moustachu tout maigre genre Péruvien ?

— Mais non, ça c'est sa fille, Fatima !

Et la bande d'ivrognes hilares se tapa un sacré fou rire.

— Fermez vos gueules, rancissures de chiottes ! s'énerva Mahomet, qui ne goûtait guère la plaisanterie, en écrasant sa choppe sur le comptoir. Faut pas vous foutre de ma gueule sinon j'vous le ferais chèrement payer !

— Ah ouais, et comment ? Tu vis aux crochets de ta femme, pauvre naze !

— Je suis quelqu'un d'important, moi, quand j'étais petit j'ai été visité par deux anges.

— Les anges de la petite, eh poivrot ! conclut le barman en partant d'un rire gras.

Le cœur lourd, l'âme en rade et le foie en loque, Mahomet quitta le bistrot sans régler sa note, donc à coups de tatane dans le derche. Dans l'état pitoyable où il était, inutile de songer à rentrer à la casbah : Khadija allait lui faire une scène du tonnerre et verser toutes ses bouteilles dans le lavabo. Mieux valait passer la nuit dans une grotte et retourner chez lui le lendemain matin, la gueule enfarinée, en prétextant avoir été tabassé par des narvalos.

Mahomet traîna donc ses vieilles grolles qui tiraient la gueule dans ce qu'il croyait être une caverne abandonnée abritant au pire quelques blaireaux, sans savoir que c'était la grotte de Hira, une gitane, larronnesse borgne et claudicante qui dépouillait les touristes pour se payer ses cours de cartomancie par correspondance. Mahomet passa la nuit là dans un état semi-comateux, pendant que la manouche, au lieu de lui faire les poches, testa sur lui ses dons divinatoires. Elle lui promit toutes sortes de choses absurdes, parla d'un paradis rempli de vierges dégoulinant de lait de coco comme dans une pub pour gel douche, inventa des histoires totalement idiotes et pour finir affirma tenir ce monceau d'âneries de l'archange Gabriel en personne qui le tenait lui-même de Dieu qui le tenait lui-même de sa belle-sœur.

Le lendemain, Mahomet décida qu'il était temps de coucher par écrit ces incroyables découvertes : il prit le premier truc qui lui tomba sous la main — un rouleau de papier hygiénique appartenant à la gitane — et rédigea tout ce qu'il avait entendu, en oubliant qu'il ne savait pas écrire. Le résultat, un infâme tas de gribouillis imbitables, rendit Mahomet très fier de lui. Puis il décida de rentrer à la maison. Au fur et à mesure qu'il approcha de sa

misérable bicoque, un sentiment de peur l’envahit : devait-il révéler au monde la parole d’Allah ? A peine arrivé, Khadija le prit violemment à partie :

— T’as passé la nuit à découper dans le caniveau, éponge à bibine ambulante ?

— Oui, bonjour à toi aussi, chérie, enfin non, j’étais dans une grotte.

— Pourquoi tu trembles ? T’as pris froid ?

— Non, je sais pas, enfin, peut-être...

— Réchauffe-toi, dit Khadija en le couvrant avec la nappe. Et tu faisais quoi dans ta grotte ? Tu pistais un chevreuil ?

— Non, Allah m’a parlé.

— Via un chevreuil ?

— Non, une femme qui était le messenger de l’archange Gabriel m’a confirmé qu’elle avait appris de sa bouche que j’étais l’ultime prophète de l’univers.

— Encore une tapineuse ! Elle t’a pris combien ?

— Mais rien, j’tu dis, tu m’écoutes quand j’tu parle, merde ! pleurnicha Mahomet, se rendant compte que dans son couple sa femme portait la culotte.

— C’est quoi ce foutoir, c’est la foire aux chameaux, c’est ça ? demanda alors Waraqa ibn Nawfal<sup>1</sup>, le cousin de Mahomet, qui était sur place parce qu’il avait passé la nuit avec Khadija.

Mahomet expliqua tout à Walid qui, par pure stratégie, confirma la chose : l’archange Gabriel venait de lui confier une mission de la plus haute importance, il était l’envoyé d’Allah alors finies les conneries.

— Mohamed, j’vais être clair avec toi, dit Walid d’un ton sévère qui ne lui seyait guère, lui qui aimait tant entonner à tue-tête « Si tu pouvais fermer ta gueule, ça nous ferait des vacances » lors des mariages (ou des enterrements). Allah, c’est pas de la crotte : va falloir que t’assures, mon gars. Ce sera sûrement dur, tu vas en chier, mais c’est le prix à payer. Alors maintenant, t’arrêtes de faire dans ton froc, tu lâches cette nappe et tu vas raconter à tout le monde ce qu’il t’est arrivé. Moi je reste là pour tout retranscrire.

— Merci Walid, t’es plus culturé que moi, toi t’as fait des études.

— Ouais, il a un BTS compta, dit Khadija, une lueur d’admiration dans les yeux.

— Bon, allez, on fait ce qu’on a dit, dépêche-toi, mon gars.

— J’y vais, j’y vais, merci Walid, hein, merci, merci.

---

<sup>1</sup> « Walid le Loustic » en arabe.

Sur ces bonnes résolutions, le cousin Walid le Loustic balança Mahomet à la porte de chez lui et retourna au lit avec Khadija, avant de lui expliquer son plan diabolique pour profiter de cette pauvre tranche qui ne comprenait que pouic à ce qui se tramait. Mahomet commença donc à répandre son message révolutionnaire comme si de rien n'était, impatient de galvaniser les foules par son charisme foudroyant.

Après sa femme et son cousin, le premier à suivre Mahomet dans ses élucubrations islamisantes fut un savant chrétien qui, pour mieux s'intégrer à la population, avait pris le nom de Jean-Patrick Kebab. Venu dans ces contrées hostiles pour se frotter au petit milieu intellectuel arabe, il avait vite déchanté en entendant les nombreuses et honteuses plaisanteries qui circulaient à propos du christianisme et de son formidable parangon Jésus, certains allant même jusqu'à le qualifier de trou-du-cul pédé tout en affirmant que sa mère était une pute. Las de cet humour de caniveau, Jean-Patrick riposta subtilement en écrivant (sous pseudonyme) et en distribuant (sous le manteau) des écrits parodiques se moquant des mœurs locales, car, comme il le disait lui-même, « c'est quand même vachement plus drôle de se foutre de la gueule des Arabes ». Il va sans dire que sa tête était mise à prix dans toute la péninsule arabique. Afin de faire profil bas, il décida de faire semblant d'adhérer à l'Islam pour qu'on arrête de les lui concasser menu, tant il ne supportait plus les ratiocinations séniles des briseurs de burnes professionnels qui condamnaient stupidement ses textes irrévérencieux. Mahomet, en le croisant par hasard dans la rue, parvint à le convaincre en moins de cinq minutes (en acceptant de lui payer un coup).

A sa suite, les premiers convertis furent dans l'ordre chronologique Abou « Boom » Becker, un tennisman semi-professionnel qui avait terminé demi-finaliste au dernier Open arabique, Zozo, le fils d'un des esclaves de Khadija, Bilal, un grand Noir esclave d'Abou, ou plutôt son ramasseur de balles et cordeur de raquettes attiré, ainsi que de nombreux piliers de bistrot puisque Mahomet commença la prédication dans son milieu naturel, c'est-à-dire dans les bars. Au total, ils furent trente-sept en une semaine, ce qui n'était pas rien : Mahomet leur donna le nom de musulmans, de l'arabe « muslim » qui signifie « ceux qui ne portent pas de slip », car effectivement ils n'en portaient pas, afin de commémorer symboliquement son exploit dans le transport de la Pierre noire et parce que son froc le grattait méchamment

Craignant d'être mal vus par une société intolérante dont ils étaient sans le savoir la glorieuse avant-garde, les premiers musulmans vécurent dans la clandestinité, marchant accroupis pour ne pas être à la hauteur des yeux des gens, en attendant que la justesse de leur cause éclate au grand jour. Pour être honnête, les choses se gâtèrent ensuite pas mal, ou plutôt n'eurent pas la célérité escomptée : même en prêchant d'abord au sein de la tribu des Quiches,

puis en recrutant les anciens potos un peu loubards de Mahomet, ils n'étaient que cinquante trouducus au bout de trois ans et frôlaient difficilement la centaine au bout de cinq. Khadija, ne voulant plus faire souffrir inutilement son cocu de mari, vida son sac auprès de son amant, le beau Walid qui était, il faut bien l'avouer, un escroc intégral :

— C'est bon, j'crois que tu t'es assez foutu de la gueule de Mohamed, non, on va peut-être arrêter, là ?

— Qu'est-ce tu racontes, ma petite datte fourrée à la pistache ? Tu sais le pognon qu'on se fait avec tous ces clowns qui suivent Momo en le prenant pour le larbin d'Allah ? C'est bien simple, je les taxe à quinze dirhams par jour, je double pour le jours fériés, multiplié par douze, j'enlève six, je retiens un, t'ajoutes les défraiements pour les costumes, les fêtes, les anniversaires, crois-moi, on se fait notre beurre, ma boulette !

— T'es sûr ?

— Tiens, j'ai fait le calcul hier (il sortit un papelard de sa poche), voilà, en tout ça fait six cents mille dirhams annuels, moins les frais, les charges et les impôts, ça va de soi.

— Tant que ça ?

— Comment tu crois qu'on se paye tout ça ? dit Walid en montrant le tas de breloques et de colifichets clinquants qui rutilaient à ses poignets et autour de son cou.

— Bon, on continue un peu, alors, conclut Khadija, contrariée mais cupide.

On aurait pu croire leur combine florissante, mais elle ne l'était pas tant que ça. Au fil des années, la situation évolua de manière alarmante : Mahomet, qui se rendait régulièrement dans la grotte de Hira la gitane pour recevoir ses précieuses prédictions, avait une nette tendance à déblatérer n'importe quoi en public, ivre du grotesque pouvoir qu'il exerçait maladroitement sur sa tripotée de brindezingues congénitaux. En premier lieu, il interdit toute caricature que l'on pourrait faire de lui : plutôt petit, le poil épais, les pieds plats, à moitié chauve, les dents écartées et affublé d'un mono-sourcil à la Raymond Domenech et d'une grande barbe grisâtre qui assombrissait sa mine de merlan frit, il faut dire qu'il avait une drôle de touche. Afin de ne pas être complexé à tout bout de champ par son physique peu avantageux, il dépeça à tour de bras quelques dessinateurs irrespectueux, ce qui sembla à tous la meilleure chose à faire.

Il ordonna ensuite que les récits de ses révélations, qui formeraient plus tard le Coran, soient recopiés sur tous les supports possibles (feuilles de palmier, ossements humains, omoplastes de chameaux, peaux de serpents, morceaux de cuirs, tessons de poterie) ou gravés

au couteau sur les murs des chiottes, pour connaître une meilleure diffusion. Bilal, le ramasseur de balles, devint le premier muezzin de l’Islam : son job, pas des masses crevant, consistait à appeler à la prière cinq fois par jour, chacune se déroulant selon le même rituel — petit stretching à base de gémissements, double prosternation et position assise sur des tapis en récitant par cœur un texte idiot comme des gosses de CM1 le poème *Le hareng saur* de Charles Cros.

Fauchés, essorés jusqu’à la moelle par la voracité pécuniaire de Walid, les fidèles se firent peu à peu la malle, conscients qu’on était en train de salement les arnaquer : pour ressouder ses troupes, Mahomet organisa de petites fêtes privées, des « lapidation party » où le buffet et les cailloux à jeter sur les femmes adultères étaient offerts. Bientôt cependant, les caisses furent vides. Quand Khadija lui demanda du blé pour s’acheter une nouvelle robe, Mahomet contre-attaqua en lui balançant un drap à la tronche en guise d’habit : la burqa était née. Cette trouvaille se généralisa très vite — celles qui n’avaient pas de draps en firent autant avec des taies d’oreiller, c’est ainsi qu’apparut le foulard —, ce qui eut deux conséquences : on ne pouvait plus différencier les femmes (Khadija put donc quitter à maintes reprises le domicile conjugal en lousdé pour s’envoyer en l’air avec Walid) et les soirées trop arrosées se finissaient systématiquement par l’organisation d’un concours de burqas mouillées où Mahomet pouvait se rincer l’œil.

Côté libido, il est vrai que ça n’allait pas fort: du fait d’un abus de liqueur de mouches, Mahomet, tel Jean-François Copé, était en effet depuis ses trente ans dégarni et éjaculateur précoce. Souffrant des moqueries de ses onze femmes (l’archange Gabriel l’avait quasiment obligé à devenir polygame), et fatigué de claquer à chaque fois deux cents dirhams pour moins de cinq minutes effectives (prières, préliminaires et douches compris) même avec les putes les plus moches, Mahomet trouva la parade pour ne plus être ridicule : les vierges, auxquelles il fit croire qu’un coït de trente-cinq secondes était une performance. C’est ainsi qu’il épousa la petite Aïcha, six ans, fille d’Abou « Boom » Becker, pour fêter joyeusement son cinquantième anniversaire.

Quelques temps plus tard, sans crier gare, Khadija passa l’arme à gauche, ou plutôt la louche — elle mourut héroïquement d’une crise cardiaque, l’ustensile à la main —, obligeant Mahomet à se remarier avec la sémillante Saouda, veuve du célèbre cascadeur Bobby Babouche. Quant à Walid, walou — on n’entendit plus jamais parler de lui, sauf dans le cadre d’une sombre histoire de trafic d’organes mais il obtint un non-lieu.

Deux années s'étaient écoulées quand Mahomet et les siens, qui vivaient jusque-là dans des roulottes de fortune qu'ils installaient dans des terrains vagues en piratant les compteurs EDF et en jouant du banjo jusqu'à pas d'heure avant que les cognes ne viennent les faire déguerpir à coups de matraque, décidèrent de se poser à La Mecque selon un plan marketing bien étudié. Mahomet savait par des marchands étrangers (qu'il avait tabassés à mort avec une batte pour leur chourer leur déjeuner) que les Ethiopiens émigraient en masse vers la cité : il vit là l'occasion de séduire un nouveau public. Mahomet se pointa à midi tapante sur la place de l'hôtel de ville où les Ethiopiens s'étaient agglutinés sous des tentes Quechua et leur tint à peu près ce discours :

— Mes amis, lamentables déchets pathétiques que vous êtes, il y a quelques années j'étais aussi sale, stupide, écœurant, minable et répugnant que vous, mais Allah m'a montré le chemin à suivre, et depuis, je pète le feu ! Faites comme moi, adhérez à l'Islam : l'Islam, une religion qui ravira les petits et les grands, de sept à soixante-dix-sept ans !

Il y eut un grand silence. On entendit les mouches voler, ce qui fit penser à Mahomet qu'il aurait peut-être dû laisser sa liqueur au placard et venir à jeun.

— T'es qui, d'abord, tête de pine ? lui demanda un Ethiopien insolent.

— Je suis Mahomet, l'Elu, le Prophète, le Messager, l'Envoyé d'Allah, vous comprenez rien à la fin ! Raclures de bidet, chiures de blattes, dégénérés totaux, je vous conchie tous autant que vous êtes ! Le Prophète, ça vous parle, vomissures de rat sur pattes ! Vos ganaches de branleurs, ça me débecte !

— C'est bon, calme-toi, on peut discuter, dit l'Ethiopien.

— Si vous m'emmerdez, je vous taraude le canal de l'urètre avec du barbelé ! prévint Mahomet avant de leur exposer les bases de sa doctrine puissante.

Une heure plus tard, l'assemblée était séduite, quand un Ethiopien, toujours le même, un petit à l'air fourbe ressemblant à Eric Zemmour en Ethiopien, posa la question qui fâche :

— Sinon, c'est rémunéré ton truc ?

— Tu crois que je trouve de la thune sous le cul d'une chamelle, connard ?!

— Regarde toujours, tête de nœud ! dit le type du tac au tac pour faire de l'esprit.

On l'étripa vif pour célébrer la gloire d'Allah et la nouvelle communauté agrandie partit se torcher gaiement pour fêter ça.

« Bingo les glaouis », se dit alors Mahomet, porté en triomphe par des Ethiopiens dénutris, gaulés comme des mikados et sans titre de séjour valable.

Les ennuis arrivèrent toutefois bien vite : les Mecquois, qui appréciaient moyennement de côtoyer une bande d'arriérés new age foutant le boxon dans leur ville, les enjoignirent vivement à se casser fissa sous peine d'être rossés jusqu'au dernier. Mahomet, fin psychologue, comprit le message et organisa de nuit le pillage de la ville suivi d'une retraite prudente sur Médine, bourgade de vieux schnoques complètement sourdingues qui leur foutraient une paix royale. Ce morceau de bravoure prit le nom d'Hégire, « le coup de pute » en arabe.

A Médine, Mahomet devint en moins d'un an un chef politique, militaire et religieux craint et aimé de tous, et dut résoudre les premières querelles doctrinales agitant le microcosme musulman. L'on s'informa auprès de lui pour savoir si la loi coranique autorisait les gays à porter la burqa et les jeunes Arabes délurées à faire ressortir un string panthère de leur voile intégral. Mahomet, avec sa sagacité légendaire, répondit qu'il s'en secouait complètement le loukoum. Pour fêter le premier anniversaire de l'Hégire, le « prophète » décida de consommer son mariage avec Aïcha, la mouflette ayant alors neuf ans : précisons à toutes fins utiles que cette pratique n'avait alors rien de choquant, puisque la pédophilie était totalement hype à l'époque en Arabie — si Mahomet désirait recevoir une absolution planétaire après sa mort, rien de plus simple, il lui suffisait d'apprendre le Moonwalk et de se blanchir la peau avec de la poudre de craie.

Mahomet, au top du hip-hop, comptait à ses ordres dix secrétaires pour prendre en sténo ses fulgurances coraniques et gérer son patrimoine — il avait investi l'argent du pillage dans les canassons — et dix-sept esclaves qui formaient une bonne équipe de rugby amateur avec en sus deux remplaçants en cas de pépin. Pour impressionner ses ouailles, Mahomet accomplit de nombreux miracles : il libéra bien des gens de maladies incurables (en les tuant d'un bon coup derrière la nuque), abreuva mille cinq cents hommes assoiffés par un merveilleux jaillissement d'eau de ses mains (en gardant ses pognes à hauteur d'entrejambes et en soulageant son énorme vessie) et fit croire à ses fidèles complètement pétés au rhum qu'il avait coupé la Lune en deux puis qu'il l'avait recollée — la preuve elle était exactement comme avant. Il lui suffit de quelques mois pour rallier à lui les plus sceptiques dont un chapelet de Juifs pas bien convaincus qui se convertirent uniquement pour les concours de burqas mouillées, quand, en 624 de notre ère, les Mecquois remontés comme des coucous pointèrent le bout de leurs tongs pour récupérer leur dû.

Au lieu-dit de Badr, quarante émissaires vinrent négocier : Mahomet ne se dégonfla pas, envoya trois cents types et les massacra sans la moindre pitié. Pour célébrer son

trionpher, il fit tourner son épée en l'air et lâcha son écureuil pour se soulager sur les cadavres, en direction de La Mecque.

Cette victoire, bien qu'ébouffante, laissa Mahomet sur la paille niveau flouze puisque la plupart de ses chevaux de course étaient morts. Ruiné, l' élu d'Allah — qui en était à quinze épouses et autant de divorces houleux l'obligeant à jongler tant bien que mal avec les pensions alimentaires — songea à des mesures de tempérance drastiques. Pour faire des économies sur le budget nourriture, il institua la fête du ramadan, où plus personne ne bouffait pendant un mois (avant le coucher du soleil, c'était interdit, et après le coucher du soleil, c'était l'heure de dormir). Il ordonna également qu'on tue chaque année un mouton pour mettre fin au mois de jeun, mais pas n'importe comment : il fallait égorger l'animal dans une baignoire en banlieue, selon un rite ancestral décrit avec force par un nabot instable et inculte durant la campagne présidentielle. Poursuivant sur son élan, Mahomet proscrivit en outre la viande de porc, qui coûtait vraiment bonbon :

— Mes amis, nous ne mangerons plus jamais de cochonnaille, car telle est la volonté d'Allah, dit-il un soir d'une voix solennelle durant l'apéro.

— Noooooooooon ! gémit Bilal en tombant à genoux, les larmes aux yeux. Tout est bon dans le cochon ! On peut pas faire ça !

— Oh que si. Le cochon est une bête charmante, mais nous n'en mangerons plus.

— On peut continuer à baiser avec au moins ? s'enquit Bilal.

— Faites ce que vous voulez, répondit Mahomet en lissant sa belle barbouze grise d'un air indifférent.

Dans la vie de tous les jours, Mahomet était pacifiste : la preuve, il possédait sept épées, trois arcs, trois cuirasses, trois lances, un bouclier et aurait participé à trente-cinq ou à quarante-huit batailles rangées, selon des sources qui divergent mais après tout c'est leur problème. Malgré ses mœurs débonnaires, Mahomet se fit violence afin de gagner la subsistance de ses fidèles toujours plus nombreux : il entama une série de guerres de conquête d'une bestialité rare, oscillant au gré de ses humeurs entre carnages, tournantes, massacres gratuits, razzias, beuveries interminables et orgies avec des animaux, des esclaves, des artistes et des trisomiques.

Durant les campagnes militaires, trouver la direction de la Mecque fut un véritable casse-tête, la tradition voulant expressément que le bon musulman urine toujours vers la ville sainte : pour mettre un terme aux disputes, Mahomet décapita ses camarades les plus têtus et pissa dans tous les sens en faisant la toupie pour être sûr de ne pas se tromper.

Au bout de quelques années, Mahomet et ses potos de Médine, toujours sur la brèche pour combattre les infidèles, n'avaient plus qu'un seul véritable ennemi : la clique des fils de pute de La Mecque qui leur en voulait encore. Désormais totalement astigmatique et passablement azimuthé de la carafe à force d'excès de bistouille, Mahomet épousa à cinquante-sept ans Ragnagna, une Juive peu commode, et à cinquante-neuf Myriam, une Chrétienne pas trop chiantie qui avait du poil aux pattes, ainsi qu'une autre Juive pour faire un compte rond.

L'année suivante, l'envoyé d'Allah, excédé, décida qu'il était temps d'en finir avec ces connards de Mecquois : il péta un boulon une nuit en parlant à un rocher (voir page 1), rassembla ses troupes le lendemain et décréta qu'on attaquerait l'armée adverse, postée devant la ville, sur le coup des deux heures moins dix, juste après les résultats du tiercé. C'est alors qu'un type vint voir Mahomet avec un étrange harnachement autour de la taille :

— Regardez, chef, j'ai eu une idée terrible pour exploser la gueule de nos ennemis.

— C'est-à-dire ?

— J'vais leur exploser la gueule.

— Tu peux développer ?

— Bah c'est simple, je suis ingénieur free lance, j'ai fabriqué une espèce de poudre qui explose quand on y met le feu, je l'ai mise dans ces tubes attachés à ma ceinture, j'allume la mèche qui y est reliée et tout saute !

— Mais toi aussi, bougre de con !

— Pas grave, chef, je le fais pour Allah, ça me fait plaisir.

— T'es sûr ?

— Bof, de toute façon j'ai des dettes, mon chien est mort et j'ai la polio.

— Dans ce cas-là, ça paraît légitime, admit Mahomet.

— Chef, vous trouvez pas ça extrême comme méthode ? lui demanda ce bon Bilal, en parlant au nom de l'ensemble des musulmans qui se tâtaient le turban.

— Vous croyez quoi, tas de mauviettes, c'est la guerre, bordel, on part pas aux champignons, tous les moyens sont bons pour gagner ! répondit Mahomet qui n'était pas très fair-play.

A deux heures moins dix (arrivée du tiercé : 8-12-4-25-36, numéro complémentaire : le 2), le premier kamikaze de tous les temps se jeta dans la mêlée et se fit exploser au cœur des régiments mecquois : en moins de trois secondes, cinq cents zouaves remercièrent leur boucher — restait plus qu'à finir le boulot.

— Allah Hou Akbar<sup>1</sup> ! hurla Mahomet pour encourager ses hommes à piétiner les viscères sortant en serpent des corps déchiquetés de leurs bouts d'ennemis sanguinolents.

Au bout d'une heure ou deux à patauger dans les tripes, il ordonna la fin des hostilités.

Après cette boucherie, la ville se rendit sans résistance. Mahomet avait triomphé des mécréants et unifié l'Arabie : il s'installa à La Mecque avec ses hommes (et toutes ses femmes), à l'aise Blaise, comme un coq en pattes, et laissa libre cours à son imagination pour trouver de nouveaux règlements et interdits stupides à inclure dans les préceptes de sa religion. Un jour, il déclara : « Aujourd'hui vous marchez tous à cloche-pied ». Les musulmans obéirent ; il y eut des accidents de la circulation en centre-ville. Le lendemain, il ajouta : « Journée du bourre-pif : dès que vous voyez quelqu'un, tac, vous lui mettez une mandale ! ». Les musulmans obéirent ; les hôpitaux ne désemplirent pas. Une semaine plus tard, il en remit une couche : « J'instaure la Semaine des Interdits. Prenez des notes : interdit de faire caca après le coucher du soleil, interdit d'avaler sa salive, interdit de se gratter le dos, interdit de jouer au rami, interdit de manger épicé, interdit de parler à ses parents, interdit de fixer les oiseaux, interdit de se servir de sa main gauche et interdit d'interdire ». Les musulmans se regardèrent, incrédules : pour ne pas froisser leur chef en commettant un impair, ils passèrent la semaine au lit. Ce fut la première grève générale de l'Histoire ; elle laissa à Mahomet le temps d'établir les règles de base de sa religion, ce qu'il aurait dû faire depuis quinze ans s'il n'avait pas été une telle épave.

Pour faire comprendre à tous ce qu'était l'Islam, il mit en avant cinq piliers à respecter obligatoirement sous peine de rôtir en enfer pour l'éternité comme un vieux kebab oublié sur le grill : faire les cinq prières quotidiennes (si possible en pissant vers La Mecque), observer le ramadan parce qu'on roule pas sur l'or non plus, entreprendre au moins une fois dans sa vie le pèlerinage à La Mecque pour se recueillir dans le club de strip-tease en face de la Kaaba, tabasser les clodos et leur faire les poches pour payer sa tournée aux copains de bistrot et, bien entendu, vénérer plus que tout la liqueur de mouches.

Tout le monde souscrivit à ce programme frappé du sceau du bon sens.

L'Arabie, c'était réglé : Mahomet visait maintenant l'international. Pour répandre l'Islam en Egypte, en Perse et à Byzance, il dressa une liste de people de première bourre auxquels il comptait dire le fond de sa pensée en matière de foi. Il appela à Allah le dénommé Mokaka, gouverneur des Coptes, Harry, gouverneur de Syrie, Jeff ben Djembé, prince d'Oman, Houcine, prince du Yémen qui joua dans la comédie musicale *Le roi lion*, le

---

<sup>1</sup> « Sa mère Allah » en arabe.

gouverneur du Bahrein Al Ala ben ala lalaitou, le roi d'Abyssinie, l'empereur byzantin Héraclius et le roi de Perse Khosro II, un champion de catch réputé, en leur expédiant à tous une belle missive pleine d'emphase qui engendrerait à coup sûr une conversion immédiate.

De mémoire, la lettre, écrite par Mahomet himself, se présentait en son orthographe originelle comme suit : « Au non d'Ala super coule super simpa. Dis : Je suis le poto d'Ala, il est mon copin pour la vie, il es genti et super fort, il n'y a pas de dieu en deor de lui, il me donne la vie, à boire et à mangé, merci Ala, t'es tro simpa. Salu mon copin, t'a intére à être genti avec Ala sinon ça va bardé pour toi. Signé : Maomé. »

Les huit destinataires se torchèrent tous avec ce torchon.

Après avoir posté les lettres dont il était très content, Mahomet retourna une dernière fois dans la grotte, comme tous les mercredis après-midi depuis vingt-trois ans, pour voir sa vieille copine Hira qui aurait sans doute de chouettes trucs à lui dire. Cette fois-ci, elle ne dit rien. Elle était morte. Des belettes lui avaient grignoté le visage et des fennecs s'étaient partagés les restes. Mahomet retourna chez lui où il attrapa une bronchite persistante à cause d'un mauvais courant d'air. Il resta alité pendant quatre-vingt-deux jours, jusqu'au moment où il se leva pour foutre une tannée à une brebis qui était entrée dans la maison.

— Salut, beau gosse, lui dit la brebis.

— Une brebis qui parle ? Ah bon, fit Mahomet, pas plus surpris que ça.

— Je sais ce que tu veux, grand fou...

— Hé hé, j'vois qu'on se comprend, ma mignonne, dit Mahomet qui avait envie d'un peu exercice après sa période d'alitement prolongé.

La suite était cousue de fil blanc : un quart d'heure plus tard, on surprit une brebis errant dans la rue, avec collé à son fion le gros Mahomet dont le cœur avait lâché avant qu'il ait pu aller au bout de son effort. On leur jeta un seau d'eau froide pour les séparer, abattit la brebis sur-le-champ et brûla le corps de Mahomet dans une baignoire en l'imbibant de trente litres de liqueur de mouches, observant en cela ses dernières volontés. A ceux qui demandèrent comment le prophète avait trépassé, ses amis décidèrent de mentir en enjolivant un peu l'histoire, affirmant qu'il était mort comme tout le monde d'un cancer du côlon.

Mahomet laissa neuf veuves qui combattirent dans la boue au vu et au su de tous pour s'approprier son héritage. Une esclave copte originaire d'Egypte emporta le morceau et fit fructifier son pèze en développant la vente de henné en ligne ; quant aux autres, on jeta leurs dépouilles dans un trou pour faire de l'engrais.

Après la mort de Mahomet, des gâte-papier finis firent le récit romancé (pas comme ici) de sa vie de loser, sous forme d'un best-seller écrit avec les pieds (comme tous les best-sellers) qu'on appela le Coran. Ce tissu de conneries connu un certain succès, et pas seulement dans les salles d'attente des podologues : il engendra plusieurs courants doctrinaux qui accommodèrent le satané bouquin à leur sauce. Il y eut les islamistes modérés (ceux qui lapidaient sans viser la tête, avec des cailloux à bords émoussés), et les musulmans éclairés, prônant un islam moderne, bienveillant, républicain, démocratique, réformateur, progressiste, féministe, humaniste, pacifiste, amoureux même — en somme tout ce qu'il n'était pas. L'Islam se répandit cependant dans tout le monde arabe, et l'on assista à quelques beaux massacres de Juifs et de Chrétiens qui firent chaud au cœur de tous les vrais croyants.

En 1989, la publication des *Versets sataniques* de Salman Rushdie provoqua la grotesque fatwa de l'ayatollah De-mes-deux ; quelques années plus tard, le gros Robert Redecker, philosophe moisi qui avait eu le malheur de publier un article de merde sur l'Islam, eut droit au même traitement et, ce qui est pire, à la protection de l'armée française, qui le cacha (et le cache d'ailleurs encore) dans un sous-marin nucléaire bourré d'amiante stationné incognito en rade de Toulon. Entre-temps, la plupart des imams les plus cons crièrent au scandale, au blasphème et à la descente d'organe lors de la publication de caricatures pas très drôles de Mahomet, dont les auteurs n'en demandaient pas tant niveau publicité gratuite. Comme d'habitude, il y eut des menaces de mort et des hululements au racisme et à l'intolérance, ainsi que des adjurations télévisuelles pathétiques demandant de ne pas mettre d'huile sur le feu et de respecter les croyances de tous, lors de débats fumeux dans l'émission d'Yves Calvi(tie) sur le thème de « Mais bon sang peut-on rire de tout ? ».

Je réponds ici par l'affirmative sans coup férir, en me référant à ce raisonnement imparable qui constitue ma *profession de foi* : on peut rire de tout ce qui est absurde, toutes les croyances sont absurdes, donc on peut rire de toutes les croyances — et que ceux qui pensent le contraire aillent se faire mettre.